
De l'importance de mettre en lumière l'œuvre intellectuelle et la posture de chercheuse-enseignante de Sandrine Musso

Carine Baxerres et Aline Sarradon-Eck

- 1 Sandrine Musso nous a quitté le 7 août 2021 à l'âge de 48 ans.
- 2 Anthropologue de la santé, elle était profondément liée à la revue *Anthropologie & Santé* qu'elle a contribué à fonder en 2010. Elle a été membre de son comité de rédaction de 2010 à 2014, de son comité scientifique de 2020 jusqu'à son décès, et n'a cessé dans l'intervalle de participer à la vie scientifique de la revue en évaluant à plusieurs reprises des articles, et en co-coordonnant trois dossiers thématiques dans les numéros 3 et 5 sur la mobilité des médecines et des acteurs, et 22 sur les « crises » en santé humaine, animale et environnementale.
- 3 Cette implication de Sandrine dans la vie de la revue et dans celle de mouvements associatifs (voir *infra*) tels qu'Amades (Anthropologie médicale appliquée au développement et à la santé) pourrait à elle seule justifier que nous consacrons à sa mémoire¹ un numéro hors-série. Ces collectifs – et les contributions qui suivent soulignent combien Sandrine était très consciente de cela – permettent à l'anthropologie de la santé d'exister en dehors du champ universitaire où, en tant que spécialité, sa pérennité est incertaine, et de produire des connaissances essentielles pour mieux comprendre les réalités sociales. Cependant, ce n'est pas la seule raison. En tant qu'ancienne (Aline) et actuelle (Carine) corédactrices en chef d'*Anthropologie & Santé*, mais également en tant que membres d'Amades, nous partageons la même vision du nécessaire dialogue entre les sciences sociales, la santé publique et la pratique clinique. Le colloque « Dissonances et convergences entre anthropologie et santé publique » à l'Institut d'études avancées d'Aix-Marseille Université (Imera), à Marseille les 22 et 23 janvier 2020, que nous avons toutes les trois organisé, avec Alice Desclaux, Pascale Hancart-Petit et Carla Obermeyer², en est une

illustration. Et enfin, nous étions proches. Aline a côtoyé régulièrement Sandrine à partir de 2006 dans le cadre de l'animation de l'association Amades, et plus particulièrement en 2008 et 2009 lorsqu'elles enseignaient – Sandrine en tant qu'attachée temporaire d'enseignement et de recherche (ATER) et Aline en tant que chargée de cours – dans le master 1 d'anthropologie générale (parcours santé) et dans le master 2 d'anthropologie bioculturelle de l'Université Paul Cézanne Aix-Marseille III. Carine connaissait Sandrine depuis le milieu des années 2000 par le biais des réseaux d'anthropologie de la santé. Mais elle l'a surtout beaucoup côtoyée en partant de septembre 2016 alors qu'elle l'avait rejointe au Centre Norbert Elias (CNE) à la Vieille Charité, en partie pour la soutenir dans les activités d'animation scientifique de l'anthropologie de la santé à Aix-Marseille Université (AMU)³. Elles étaient donc devenues collègues du quotidien et, puisque le professionnel avec Sandrine débordait souvent sur le personnel – plusieurs contributions de ce numéro spécial le soulignent –, copines.

- 4 Ce numéro spécial donne à lire et à entendre toutes les facettes et l'importance de l'œuvre accomplie par Sandrine Musso, quand bien même celle-ci s'est achevée beaucoup trop tôt. En effet, par son engagement scientifique et politique, mais aussi par son attention portée à l'autre dans ses recherches et avec ses étudiants, Sandrine a construit une œuvre originale, irriguée par une pensée incisive, constituée de ses écrits et de ses conférences et indissociable de la posture qui était la sienne. Elle était celle d'une chercheuse impliquée dans la transmission des savoirs, engagée dans la dénonciation des « impensés » (comme elle aimait à le rappeler) de nos sociétés contemporaines et des injustices sociales qui en résultent, et dans la protection des plus vulnérables. Avec ce numéro, c'est le caractère exemplaire de cette posture que nous voudrions souligner afin de conserver, pour les future-s (et aussi actuelle-s) chercheur-e-s et enseignant-e-s-chercheur-e-s, les traces d'un modèle à suivre.

Retour succinct sur son parcours : ou comment conjuguer la carrière individuelle et la puissance du collectif ?

- 5 Comment rendre brièvement compte du parcours professionnel de Sandrine Musso ? À quelle époque le faire démarrer : en remontant au comptoir du magasin Condom Wear où elle vendait des capotes, dans le quartier d'Odéon à Paris en 1996 ? Au poste d'écouter à l'association Sida info service qu'elle occupait l'année suivante à Paris (Broqua, 2022) ? À ses piges de journaliste pour *Transversal* (le journal de l'association Sidaction) à la même époque ? Les contributions qui suivent aideront à reconstruire la mosaïque de celui-ci et les différentes périodes qui l'ont jalonné de Antananarivo, où elle est née, à Lambesc, dans les Bouches-du-Rhône, où elle vécut jeune-fille⁴, Paris, Nice, puis Marseille, sans compter les différents séjours plus courts à Tunis, Rabat, Dakar, Bergen, dans les Carpates, etc. Elles nous invitent à la suivre dans les amphithéâtres, les salles de cours et de séminaires, en passant par les locaux de nombreuses associations, de structures du secteur médico-social, et aussi les couloirs d'immeubles, d'appartements délabrés, de quartiers, de places et de rues, plutôt précaires.
- 6 Mais commençons ici plus classiquement, comme si l'on suivait son curriculum vitae d'universitaire⁵. D'abord diplômée de l'Institut d'études politiques d'Aix-en Provence

(1993) puis titulaire d'un diplôme d'études approfondies (DEA) de sciences politiques comparatives (1994), Sandrine Musso entame des études d'anthropologie sociale à l'EHESS Paris (DEA en 1995). Allocataire d'une bourse de l'Agence nationale de la recherche française (ANRS) de 1997 à 2000, elle entreprend un doctorat d'anthropologie. Elle soutient sa thèse en 2008, pour laquelle elle recevra le prix de thèse en sciences sociales de la santé Amades en 2009, alors qu'elle est ATER à l'Université Paul Cézanne Aix-Marseille III. Les textes de Jean-Pierre Dozon, son directeur de thèse, et de Jean-Luc Bonniol dans ce numéro reviennent sur son parcours universitaire et sur les raisons de la longue période de préparation de la thèse, en grande partie due à des activités de recherche et d'enseignement intercurrentes dont il est rendu compte dans ce numéro. Elle est nommée maîtresse de conférences (MCF) à AMU en septembre 2011, où elle était notamment responsable du « parcours santé » du master d'anthropologie générale. Elle était membre du CNE (UMR8562) à Marseille depuis 2009.

- 7 Après seulement trois années d'expérience en tant que MCF, elle est nommée directrice du département d'anthropologie d'AMU. Si cette nomination peut être considérée comme une « promotion » aux vues de ses qualités d'enseignante et de ses résultats, Sandrine l'a perçue comme un « bizutage » des MCF débutant dans cette composante de l'université. En effet, alors que l'on pourrait s'attendre à ce que la direction d'un département soit assurée par une personne au fait des rouages de l'université, ayant une expérience des interactions avec ses pairs universitaires et une stabilisation des enseignements qu'elle dispense lui permettant de se consacrer sereinement à cette tâche organisationnelle et relationnelle, dans les faits, cette direction est confiée à de jeunes enseignant·e·s-chercheur·e·s⁶. Sandrine a particulièrement souffert de ce qu'elle a vécu comme une violence institutionnelle, voire une maltraitance⁷. Elle a néanmoins pleinement assumé cette fonction tout en permettant de maintenir un cursus universitaire en anthropologie de la santé à AMU (voir sur ce point le texte de Frédéric Saumade). Dans et hors de l'université, elle a mené un « combat » sans relâche pour que cette spécialité minoritaire au sein de la discipline existe, et qu'elle puisse continuer d'irriguer les autres courants en anthropologie, mais également les sciences sociales et les sciences médicales (voir le texte d'Alice Desclaux)⁸.
- 8 Dans ses activités scientifiques, qu'il s'agisse de recherche ou d'animation de la recherche, Sandrine affectionnait le travail collectif (« *on est plus intelligent à plusieurs* », aimait-elle à dire), que ce soit dans les espaces associatifs où l'anthropologie de la santé se déploie, ou dans les espaces académiques tels que les séminaires. Elle le faisait avec « sérieux », mais toujours avec son humour et une certaine dose de décontraction qui la caractérisaient, comme le rapporte le texte de Cyril Farnarier. Le collectif était si important pour elle, si politique – les transformations sociales ne peuvent surgir que de lui –, qu'il est sans doute possible de dire qu'elle en a mis de côté sa carrière individuelle. Ainsi, Sandrine a surtout signé des écrits scientifiques collectifs (voir sa bibliographie). Elle n'a jamais publié de livre en son nom ; sa thèse – dont l'apport scientifique est manifeste (en témoignent notamment les textes de Jean-Pierre Dozon, Dolorès Pourette, Didier Fassin et Caroline Izambert) – n'a jamais fait l'objet d'un ouvrage.
- 9 Elle a ainsi co-organisé plusieurs séminaires se déroulant mensuellement sur une année universitaire : « Régime des preuves, régimes d'épreuves. Évidences, politiques et expériences dans le champ de la santé et de la biosocialité » (avec Vinh-Kim Nguyen,

séminaire CNE/AMU en partenariat avec le Collège d'études mondiales et l'Université de Montréal, 2012-2013) ; « La santé au prisme des sciences sociales » (avec Christelle Rabier, séminaire de master EHESS Marseille, 2014-2015) ; « Anthropologie des pratiques sanitaires et des catégories affectives » (avec Yannick Jaffré, séminaire EHESS Marseille, 2016). Depuis 2017, elle co-organisait le séminaire « Frontières, temporalités, matérialités au prisme de la santé », avec Alice Desclaux et Juliette Sakoyan (2017-2018), Francesca Sirna (2017-2020), Aline Sarradon-Eck (2017-2021), Marc Egrot et Gabriel Girard (depuis 2021), Cyril Farnarier et Carine Baxerres (depuis 2017), qui se tenait à la Vieille Charité et depuis septembre 2021 sur le site Saint-Charles de l'AMU. Sandrine était à l'origine de ce séminaire qu'elle décrivait comme un espace unique dans le milieu académique marseillais : un lieu où chercheur·e·s, étudiant·e·s, acteurs associatifs, professionnel·le·s du champ médico-social pouvaient se rencontrer et échanger ; un lieu ouvert au monde tout en étant ancré dans les réalités de Marseille et plus largement de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur (PACA). Il a largement bénéficié du réseau social et professionnel très large qu'alimentait Sandrine et dont le panel des contributions à ce numéro spécial permet de rendre compte.

- 10 Sandrine était membre de l'association Amades depuis le début des années 2000. À la fois société savante, espace de socialisation professionnelle et espace de rencontre entre les sciences sociales et les acteurs de la santé, du médico-social et du développement, Amades déploie depuis sa création en 1988 différentes activités. Sandrine y a pris une place active : membre de son comité d'administration, membre de son bureau (en tant que secrétaire de 2006 à 2009), membre de son jury du prix de thèse en sciences sociales de la santé (2015-2021), membre du comité de rédaction du Bulletin d'Amades (2005-2013), membre du comité d'organisation de plusieurs colloques Amades (en 2007, 2009 et 2012) et coordinatrice scientifique et du comité d'organisation du colloque international « Ce que guérir veut dire. Expériences, significations, technologies et politiques de la guérison » (Marseille, Dakar, Ottawa, mai 2015). Elle a co-dirigé l'ouvrage qui a suivi ce colloque en mettant, comme elle l'a toujours fait, « son intelligence personnelle au service d'une intelligence collective » (Alice Desclaux).

Comment rendre compte de la pluralité des objets de recherche et de la spécificité de la posture de Sandrine Musso ?

- 11 Pour retracer l'œuvre intellectuelle de Sandrine et de sa posture si spécifique, nous avons commencé par contacter le maximum de personnes que nous connaissions dans nos réseaux communs de recherche et d'enseignement. Puis, nous avons tenté de (re)filer le maillage dense de ses réseaux marseillais, provençaux, parisiens, niçois, etc., pour aller bien sûr, à l'image de Sandrine, bien au-delà du champ académique ; les personnes contactées, nous renvoyant vers d'autres personnes, puis vers d'autres encore. Il est impossible d'être exhaustif en la matière, tant les réseaux de Sandrine – une « tisseuse de liens », comme l'écrivent Mikaëla Le Meur et Maud Saint Lary, entre les personnes, entre les acteurs et actrices des mondes associatif, professionnel et de la recherche – étaient étendus. Nous avons sûrement omis de contacter des personnes qui auraient aimé contribuer à ce numéro, nous nous en excusons.

- 12 Nous avons au départ imaginé, pour présenter les contributions, les rassembler en différentes rubriques qui rendraient compte pour certaines des différents objets de recherche étudiés par Sandrine, et pour une autre de son implication dans la cité, du caractère « impliqué » de ses recherches anthropologiques. À ce sujet, nous voulions, au-delà des contributions écrites, donner la parole aux actrices et acteurs de terrain, associatifs ou professionnels du médico-social, basé·es surtout à Marseille et en région PACA, mais pas uniquement. Nous voulions, à l'instar de Sandrine, aller au-delà de l'écrit et donner une place importante à l'image, à la vidéo et surtout au son, média qu'elle affectionnait particulièrement, nous y reviendrons. Mais nous nous sommes rapidement rendu compte qu'il était impossible de distinguer l'implication politique de Sandrine de ses objets de recherche ; les deux aspects constituant les deux faces indissociables de sa posture intellectuelle. En effet, et les capsules audio dans ce numéro en témoignent, Sandrine concevait ses recherches et le retour qu'elle faisait de ses analyses aux enquêté·es comme un moyen de faire bouger les lignes, de faire réfléchir les différents acteurs de terrain sur leurs pratiques, de déconstruire les préjugés des professionnel·les de santé souvent, mais de manière bienveillante et horizontale. En d'autres termes, la recherche comme une voie pour changer le monde et le rendre meilleur.
- 13 Nous nous étions aussi fixées comme objectif de ne pas verser dans l'émotionnel. Les courriels que nous avons envoyé dès septembre 2021 le disaient explicitement : « Notre intention n'est pas de rentrer dans le pathos et l'intime, mais de rendre compte du travail de Sandrine et de ses apports majeurs ». Mais comment éclairer sa démarche intellectuelle en laissant de côté les manières qu'elle avait d'être en relation avec les autres, et qui souvent passaient explicitement par des émotions (voir le texte de Mélanie Gourarier et celui de Johanna Lees), des « pas de côtés » (voir celui de Fleur Beauvieux et Manon Vialle), et toujours du partage (Carine Magen, Mikaëla Le Meur et Maud Saint Lary, par exemple) ? Ainsi, le format de ce numéro spécial n'est pas habituel : il est composé de textes dont certains sont agrémentés de photographies et de vidéos (de Sandrine pour la plupart), et de capsules audios. Les textes ne sont pas des articles « scientifiques », au sens académique du terme. Nous avons laissé aux auteur·rices une grande liberté pour exprimer à la fois leur hommage et leur apport à une meilleure connaissance des travaux de Sandrine Musso. Certains textes sont denses et riches de références, d'autres sont plus personnels. Plus de soixante personnes ont contribué à ce numéro. Il est composé de sept rubriques.
- 14 La première, intitulée *L'anthropologie en partage*, rend compte de la manière dont Sandrine distillait sa discipline partout et bien au-delà des étudiant·es qu'elle devait former : dans ses amitiés à Nice (écouter Stéphane Akoka et Catherine Reynaud-Maurupt), auprès des apprentis anthropologues (un peu) plus jeunes qu'elle (voir Séverine Carillon, Fanny Chabrol, Mathilde Couderc et Gabriel Girard ; Fleur Beauvieux et Manon Vialle ; Marie Dos Santos), dans les services de santé publique de la ville de Marseille (écouter Didier Febvrel), et dans le Conseil national du sida, des hépatites virales et des infections sexuellement transmissibles (CNS). En effet, depuis 2009 et parallèlement à son activité d'enseignement universitaire, Sandrine était membre du CNS et de cinq commissions en son sein : Dépistage et traitement de l'hépatite C en prison (2018), Antilles-Guyane (2017), Santé sexuelle des jeunes (2016), Pénalisation de la transmission (2015) et Migrants (2014). La richesse des apports de Sandrine aux travaux de cette instance est soulignée par ses collègues du CNS (Carine Favier et

Michel Celse dans cette rubrique et Laurent Geffroy dans une suivante). Cette rubrique rend aussi compte de son investissement dans des formations de terrain, telles que l'enquête collective dispensée à l'EHESS de Marseille qui avait bénéficié de son large réseau social et professionnel (voir le texte de Agnès Martial, Mona Claro, Jean-Baptiste Xambo).

- 15 La deuxième rubrique est nommée *Sandrine Musso et Aix Marseille University*. Il faut prononcer la deuxième proposition à l'américaine en accentuant surtout la diction de *University*, comme le faisait ironiquement Sandrine pour se moquer de la prétendue excellence de « la plus grande université francophone pluridisciplinaire⁹ » dont elle ne cessait de relever les dysfonctionnements et de décrypter les maltraitances, auprès des étudiant·es et des enseignant·es-chercheur·es. Elle avait d'ailleurs coutume de dire que « *les maîtres de conf sont les prolétaires de l'ESR!* » (ESR, pour enseignement supérieur et recherche). Les textes rassemblés dans cette rubrique – de Jean-Luc Bonniol, Alice Desclaux, Frédéric Saumade et Marc Egrot (pour la première partie de celui-ci) – reviennent sur le démarrage de la carrière de Sandrine en tant qu'enseignante à AMU et sur les combats qu'elle y a menés pour enseigner cette discipline telle qu'elle la concevait, c'est-à-dire dans l'ouverture et dans l'interdisciplinarité.
- 16 La troisième rubrique du numéro est constituée de témoignages d'étudiant·es. Enseignante particulièrement appréciée pour ses méthodes pédagogiques, sa passion pour l'anthropologie, sa bienveillance et sa générosité, elle a profondément marqué celles et ceux qui ont eu la chance d'assister à ses cours. Elles et il nous disent qu'elle aimait enseigner et transmettre, développer l'esprit critique de ses étudiant·es, les pousser dans leurs réflexions sans jamais adopter l'attitude surplombante du « maître » mais plutôt celle du « mentor » (Damien Jarfaut) qui leur donnait « une direction » (Charlotte Floersheim). Elles et il nous donnent l'occasion de mieux connaître cette facette de la vie professionnelle de Sandrine Musso en nous dévoilant les qualités pédagogiques qui donnent envie d'apprendre et de déconstruire les évidences, et renforcent la confiance en soi. Sa pédagogie singulière était « inclusive », « bienveillante », « impliquée », « encourageante » et « enrichissante » (Damien Jarfaut), centrée sur une « dialectique formatrice » privilégiant les échanges et une co-construction des enseignements (Neïla Khodja-Nabitz), offrant un foisonnement de références, de lectures et de films pour aiguïser le regard des étudiant·es sur tel ou tel objet social (Marta Barabino). Cette pédagogie était aussi marquée par l'engagement de Sandrine dans la défense des minorités (Alice Jamet, Chloé Blancke-Bouffier). Enseignante inspirante, elle était aussi proche de ses étudiant·es, n'hésitant pas à partager des moments de sa vie personnelle pour les aider dans leurs recherches (Charlotte Floersheim). Soutenante, elle l'a été aussi dans les épreuves qu'ils et elles ont traversées comme le décès d'une des leurs, ainsi que nous le rappelle le texte de Constance Albert et le témoignage de Damien Jarfaut lors de la journée de Femmage rendu à Sandrine le 6 avril 2022 au Mucem.
- 17 La rubrique qui suit est logiquement celle qui rassemble le plus de contributions. Il s'agit des questions de recherche que Sandrine a le plus travaillées et que nous avons choisi de rassembler sous l'intitulé *Les minorités post-coloniales au prisme de la santé*, sans mentionner le VIH/sida. Car même si cette question de santé est omniprésente dans le travail de Sandrine – les contributions de Jean-Pierre Dozon, Françoise Loux (recueillie par Christophe Broqua), Dolorès Pourette, Didier Fassin et Caroline Izambert en rendent bien compte –, elle est loin d'être la seule qu'elle a regardée sous l'angle des

catégories du biopolitique¹⁰ et de celui des effets des migrations sur celles-ci. Christine Jacobsen évoque ainsi ses analyses récentes concernant l'évaluation de l'âge osseux des migrants. Laurie Hart et Seth Holmes reviennent sur ses apports en termes d'inégalités sociales et de genre, souvent en lien avec les migrations et la précarité, qu'elle leur avait donnés à comprendre lors des balades urbaines dans Marseille qu'elle affectionnait particulièrement. Vinh-Kim Nguyen met en lumière la fécondité des analyses produites par Sandrine à ces sujets, y compris pour des objets de recherche sur lesquels elle ne s'était pas encore arrêtée : les psychédéliques. À travers tous ces travaux, Sandrine s'est attachée à décrire la construction sociale de catégories politiques fondées sur le biologique, avec une attention forte et sans cesse renouvelée aux termes utilisés pour forger ces catégories institutionnelles et administratives, qu'il s'agisse de « cibles », de « migrants-étrangers », de « deuxième génération », de « troisième génération », de « sans-papiers », de « précarité énergétique », de « personnes déminorisées », de « mineurs non accompagnés », pour n'en citer que quelques-unes. Elle le dit dans sa thèse : « la "nomination" est comme nous le verrons, au cœur des processus de catégorisation que nous nous proposons d'étudier » (Musso, 2008 : 7). La contribution de Perrine Roux souligne particulièrement bien cette attention qu'avait Sandrine à ces sujets et la manière dont elle l'a transmise à des collègues d'autres disciplines, ici épidémiologistes et de santé publique. Les mots d'Anne Souyris, Mylène Frappas et Michèle Rubirola prolongent ce constat en disant la façon dont, partant du VIH-sida, Sandrine a plus globalement fourni une analyse pointue des manières selon lesquelles le politique (les politiques publiques), lorsqu'il s'adosse sur le biologique, peut produire des inégalités sociales et des précarités. « Sandrine est une spécialiste des politiques publiques de santé et des processus de catégorisation des publics qu'elles font naître », disent encore autrement Florence Bouillon et Suzanne de Cheveigné. Sur toutes ces questions, Sandrine mobilisait fréquemment la notion d'« ordinaire », sans réellement la définir semble-t-il : « culturalisme ordinaire » et « violence sociale ordinaire » écrit-elle par exemple dans sa thèse (Musso, 2008 : 40, 131 et 167) ; « catégorie d'appréhension ordinaire » et « fonctionnement ordinaire de l'usine à cancer », dit-elle encore dans les textes que nous publions dans ce numéro. C'est dans le banal, le quotidien, le non-pensé que ces processus se jouent et que Sandrine les décryptait.

- 18 La cinquième rubrique porte sur *Les acteurs de « première ligne » du travail social et sanitaire*. Dès 2001, comme le rappellent Pascal Revault et Héléne Delaquaize, elle participe à un programme expérimental de santé publique pour l'Institut de médecine et d'épidémiologie appliquée (IMEA) dans lequel elle forme des médiatrices et médiateurs en santé. Sandrine y développe une attention particulière pour ces professionnel·les qui se situent entre les politiques publiques et les personnes en précarité auxquelles elles sont censées s'adresser. Qu'il s'agisse de malades, d'usagers de drogues, de travailleuse du sexe, de personnes vivant dans des logements insalubres, d'enfants placés par l'Aide sociale à l'enfance, elle s'est intéressée aux « héros ordinaires », pour reprendre l'expression de Johanna Lees, de la pair-aidance. Les contributions assemblées dans cette rubrique rendent compte de cet aspect moins connu des recherches de Sandrine (Musso, 2019) et de la bienveillance qu'elle portait à ces professionnel·les dont elle défendait l'importance face aux questions de précarité. Elle militait aussi pour la reconnaissance et la valorisation de leur statut. Yves Dupont revient sur la médiation en santé et souligne le rôle qu'a joué Sandrine auprès de plusieurs associations marseillaises d'auto-support. Maëla Le Brun témoigne, entre

autres, de la manière dont Sandrine savait traduire une « demande sociale », sur des questions de précarité émanant d'institutions publiques ou d'associations, en proposition de recherche anthropologique, faisant le lien avec ses amies et collègues anthropologues de la santé. Juliette Sakoyan avait d'ailleurs, lors d'une discussion en amont du travail de coordination de ce numéro spécial, insisté sur ce savoir si spécifique de Sandrine. Florence Bouillon et Suzanne de Cheveigné, reprenant pour beaucoup les mots que Sandrine avait écrit dans un rapport de recherche, explicitent ses analyses en matière de « précarité énergétique » lors d'une étude dont Johanna Lees nous livre la « politique du terrain ». Olivier Bernard, pour sa part, revient sur un champ du social peu documenté au sujet de Sandrine qui pourtant avait attiré son intérêt et dont elle parlait fréquemment ces dernières années : celui de l'Aide sociale à l'enfance. Enfin, Giovanni Carletti, qui ne l'a pas connue personnellement, nous livre une preuve touchante de la manière dont les recherches et la posture de Sandrine peuvent continuer à inspirer les anthropologues, y compris sur des sujets qu'elle n'a pas travaillés, tels que la maladie d'Alzheimer. Le Femmage organisé au Mucem le 6 avril 2022, à travers les voix de Hélène Delaquaize, Nicole Tsagué et Fatima Ayouba, toutes trois médiatrices en santé, a montré de manière poignante les liens réciproques qui s'étaient tissés entre plusieurs de ces « héroïnes ordinaires » et Sandrine, et la manière dont leur rencontre avait modifié leur vie.

- 19 La sixième rubrique témoigne de *l'attention spécifique aux femmes et aux travailleuse-rs du sexe* qu'avait Sandrine. Elle aurait pu être bien plus fournie tant Sandrine était à la fois sensible à ces questions et profondément féministe. On en retrouve d'ailleurs des mentions dans plusieurs textes et capsules sonores du numéro. Les témoignages de Catherine Kapusta-Palmer, Pascale Bastiani, Mary Bassmadjian et Nathalie Poulet, lors du Femmage du 6 avril 2022 au Mucem, le soulignent aussi. Christine Bellas Cabane le développe en lien avec la question du sida, à partir d'une intervention de Sandrine lors d'un colloque d'anthropologie de la santé à Madagascar en 2015 et d'un chapitre de l'ouvrage qui en a été tiré (Musso, 2018). Elle montre comment les vulnérabilités féminines peuvent être socialement construites, à l'aune de logiques de genre, en lien avec des questions de santé telles que le sida. Les mots de Carine Favier soulignent aussi l'implication de Sandrine sur les problématiques que traite le mouvement associatif le Planning familial. En retour, le courriel que Sandrine lui a écrit en juin 2021 montre comment ces questions ont nourri sa réflexion et le sens qu'elle mettait dans ses activités. Enfin, Laurent Geffroy souligne les analyses de Sandrine au sujet des travailleuse-rs du sexe et leur apport au CNS. Cette catégorie de professionnelles l'a mobilisée à plusieurs reprises, même si elle n'a pas produit beaucoup d'écrits à son sujet (Musso, 2007). On retrouve cette attention notamment dans les balades urbaines racontées par Laurie Hart et Seth M. Holmes et dans les paroles de Mylène Frappas, d'Yves Dupont et de Maëla Le Brun.
- 20 Enfin, la dernière rubrique de ce numéro spécial porte sur les *Expériences et écritures sensibles*. À travers celle-ci, nous avons voulu rendre compte d'une tendance majeure qui se dessinait depuis quelques années dans la démarche intellectuelle de Sandrine : celle qui consiste à laisser toutes leurs places aux émotions à la fois dans la pratique de la recherche sur le terrain et dans la production scientifique. Sandrine était bien sûr, on l'aura compris à la lumière de toutes les contributions rassemblées dans ce numéro, sensible à cela depuis le début de ses activités de chercheuse. La contribution de Mélanie Rullier, qui témoigne de son apport à une pièce de théâtre dès 2006 sur la question des mères célibataires, en est un bon exemple. Celle de Cyril Farnarier qui

revient sur sa pratique de l'anthropologie « comme à la maison » l'est également. Mais il nous semble qu'elle assumait de plus en plus ces dernières années cet apport majeur *du sensible* à sa pratique de l'anthropologie. Le texte qu'elle a écrit afin d'intégrer une résidence d'écriture au sujet de son expérience du cancer en temps de pandémie montre combien elle aspirait à se détacher de l'écriture académique. Ce projet de résidence l'avait d'ailleurs galvanisée au cours de l'année 2020, et elle avait entrepris une auto-ethnographie de la prise en charge du cancer du pancréas dans le système de santé français (voir le commentaire d'Aline Sarradon-Eck au texte de Sandrine).

- 21 Cette place assumée *du sensible* semble également avoir été stimulée par sa découverte des écritures sonores, lors d'une formation dispensée par Mahé Ben Hamed au CNE en janvier 2019. Cette formation, elle l'a directement mise en pratique à travers le « trio des effondrées » dont rendent compte Mikaëla Le Meur et Maud Saint Lary, et la création d'un blog à visée d'anthropologie publique à la suite de l'effondrement des immeubles de la rue d'Aubagne à Marseille le 5 novembre 2018 et aux expulsions de logements qui ont suivi dans le centre-ville. Comme le disent Maud et Mikaëla, Sandrine « ne sortait plus sans son casque et son enregistreur ». Elle expérimentait ainsi, toujours en collectif, une manière de constituer des « archives du présent », comme en témoigne également sa contribution au projet CoMesCov visant à analyser l'expérience des soignants à l'égard des mesures sanitaires pour les protéger et protéger la population du Covid-19 dès le début de la pandémie (voir le texte de Marc Egrot).
- 22 De même, elle s'essayait à l'écriture d'une « histoire orale du sida ». La contribution de Renaud Chantraine et Pascal Cesaro rend compte de la méthodologie spécifique qu'elle avait alors imaginé à plusieurs. Ainsi, à travers cette dernière rubrique, les émotions – qu'elle avait d'ailleurs choisi d'enseigner spécifiquement au département d'anthropologie d'AMU à partir de l'année 2018-2019¹¹ – apparaissent clairement constitutives de la démarche et de la posture intellectuelle de Sandrine. Le très beau texte de Mélanie Gourarier souligne à quel point la joie était partie prenante de l'action politique et anthropologique de Sandrine Musso, et combien celle-ci lui servait de moteur pour décrypter les inégalités sociales contre lesquelles elle avait décidé de se battre. À travers la joie, elle exprimait sa colère. C'est cette magnifique leçon de vie que nous avons voulu crier haut et fort à travers ce numéro spécial et que nous choisissons comme phare pour nous éclairer dans les temps troublés que nous vivons¹².

BIBLIOGRAPHIE

BROQUA C., 2022. « Sandrine Musso : l'anthropologie ou la vie », *L'Année du Maghreb*, 26 [En ligne], <http://journals.openedition.org/anneemaghreb/9857> (page consultée le 9/06/2022).

FOUCAULT M., 1997. *Il faut défendre la société*. Cours au collège de France. Paris, Seuil.

MUSSO S., 2020. « The Truth of the Body as a Controversial Evidence: An Investigation into Age Assessments of Minor Migrants in France », In JACOBSEN C., KARLSEN M.-A. et KHOSRAVI S. (dir.), *Waiting and the Temporalities of Irregular Migration*. Londres, Routledge : 151-169.

MUSSO S., 2019. « Professionnaliser l'« expertise profane » ? Retours sur un programme de formation de médiateurs de santé au tournant du 21^e siècle », In ARBORIO S., HALLOY A., HEJOAKA F. et SIMON E. (dir.), *Les Savoirs expérientiels en santé. Fondements épistémologiques et enjeux identitaires*. Nancy, Presse universitaires de Lorraine : 156-186.

MUSSO S., 2018. « Façonnements sociaux des vulnérabilités du corps des femmes : les leçons du sida », In POURETTE D., MATTERN C., BELLAS CABANNES C. et RAVOLOLOMANGA B. (dir.), *Femmes, enfants et santé à Madagascar. Approches anthropologiques comparées*. Paris, L'Harmattan : 247-260, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02983995/document>

MUSSO S., 2008. « Sida et minorités postcoloniales. Histoire sociale, usages et enjeux de la cible « migrants » dans les politiques du sida en France », thèse pour l'obtention du doctorat d'anthropologie sociale et ethnologie de l'EHESS, préparée sous la direction de Jean-Pierre Dozon, 446 pages.

MUSSO S., 2007. « Les paradoxes de l'invisibilité. Le travail de rue d'une association marseillaise auprès de prostituées maghrébines », *ethnographiques.org*, 12 [en ligne], www.ethnographiques.org/2007/Musso.html (page consultée le 9/06/2022).

NOTES

1. Signalons que de très beaux Femmages lui ont été rendus, rassemblés ici.
2. Soit le groupe Anthro-Med accueilli à l'Imera et qui a été fondé à l'initiative de Carla Obermeyer, anthropologue en résidence à l'Imera en 2017-2018. Carla Obermeyer a coordonné l'organisation du colloque.
3. Cette raison du rattachement de Carine au CNE durant trois ans et demi (de septembre 2016 à janvier 2020) était explicitement précisée dans la convention d'hébergement qui avait alors été signée entre l'Institut de recherche pour le développement (IRD) et l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), une des tutelles du CNE : « Etant préalablement exposé [...] Que les Parties entretiennent de longue date un partenariat étroit et que de nouvelles perspectives de collaboration peuvent être envisagées, notamment un renforcement de l'enseignement de l'anthropologie de la santé à Marseille, la formation d'étudiants sur des sujets de recherche novateurs dans ce domaine et dans des contextes Sud... ». Sandrine avait plusieurs fois exprimé à Carine le soutien effectif que son arrivée au CNE avait constitué pour elle face aux difficultés et aux nombreuses contraintes qu'elle vivait en tant que maîtresse de conférences à l'AMU. Nous y reviendrons.
4. Entre Madagascar et Lambesc, Sandrine, sa sœur Fabienne et leurs parents ont vécu à Saint-Maur-des-Fossés, Cagnes-sur-Mer et Sophia-Antipolis.
5. Ce parcours a été reconstitué à partir du dossier que Sandrine avait constitué pour une demande d'accueil en délégation au CNRS pour l'année universitaire 2021-2022, dans le but d'obtenir une suspension de ses charges d'enseignement. Signalons ici qu'elle avait déposé la première fois une demande d'accueil en délégation en 2019 et que celle-ci lui avait été refusée, puis accordée en 2020 alors qu'elle était en arrêt maladie. Elle l'avait renouvelée l'année suivante, espérant pouvoir se consacrer entièrement à la recherche.
6. C'est d'ailleurs encore le cas aujourd'hui où l'actuelle directrice du département a été nommée seulement trois ans avant d'être « promue » directrice.

7. Comme le rappelle le texte de Fleur Beauvieux et Manon Vialle, Sandrine s'indignait plus globalement des conditions de travail précaires des jeunes chercheur·es. Son implication autour de *Mademoiselle Obscure Précaire*, dont rend compte l'une de ses amies sous le pseudonyme Camille Noûs, le montre encore.

8. Pour prolonger cette diffusion de l'anthropologie de la santé telle que Sandrine la concevait, nous avons la chance dans ce numéro de pouvoir mettre en ligne la série complète du cours « Façonnements sociaux du biologique » qu'elle dispensait aux étudiant·es de licence 1 d'anthropologie. Elle l'avait constitué depuis son recrutement comme MCF et l'actualisait chaque année. L'enregistrement date de 2018 et avait été réalisé pour la dispensation de cours à distance. Il s'agit là d'un précieux contenu qui, nous l'espérons, sera utilisé largement.

9. Voir la présentation de cette université sur son site internet : www.univ-amu.fr/fr/public/presentation-de-luniversite (page consultée en mai 2022).

10. Notion que Sandrine mobilise en lien avec ce que dit Michel Foucault du biopouvoir et de son émergence entre les XVI^e et XVIII^e siècles, « en particularisant une biopolitique des populations et une “anatomopolitique” à l'échelle des individus (Foucault, 1997) », dit-elle dans un texte récent (Musso, 2020). Se référer à sa thèse également à ce sujet (Musso, 2008) et à la présentation de sa communication « Le gouvernement de la différence dans les politiques du Sida : retour sur les usages pluriels du postcolonial et du “décolonial” » dans les formes de catégorisation des « “migrants” », Extrait de la table ronde *Décoloniser les savoirs sur le genre, la médecine en question* (Association EFIGIES/GenderMed/Aix-Marseille Université), Centre Norbert Elias, Marseille, 6 octobre 2016.

11. Elle dispensait depuis cette année, avec sa collègue Éléonore Armanet, le cours « Anthropologie du corps et des affects » aux étudiant·es de master 1.

12. Nous remercions vivement Sabine Allard, graphiste en exercice à Marseille (www.sabineallard.com), qui a généreusement mis son talent au service de l'illustration, à travers la couverture de ce numéro spécial, de cette leçon de vie.

AUTEURS

CARINE BAXERRES

IRD, Aix-Marseille Université, LPED, Marseille, France, carine.baxerres@ird.fr

ALINE SARRADON-ECK

Aix-Marseille Université, INSERM, IRD, SESSTIM, ISSPAM, Marseille, France, aline.sarradon@inserm.fr